

Les industries de transformation de la Nouvelle-France

Jacques Girard

Volume 3, numéro 6, 1959

Mélanges géographiques canadiens offerts à Raoul Blanchard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/020187ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/020187ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Girard, J. (1959). Les industries de transformation de la Nouvelle-France.
Cahiers de géographie du Québec, 3(6), 305–320. <https://doi.org/10.7202/020187ar>

LES INDUSTRIES DE TRANSFORMATION DE LA NOUVELLE-FRANCE

par

Jacques GIRARD

*attaché au Service de géographie (Montréal),
ministère de l'industrie et du commerce de la province de Québec*

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il serait bon de définir ce que nous voulons signifier par *industries*. Il est généralement admis que l'industrie, c'est l'acte de transformer, à l'aide d'un certain travail, des matières premières en vue de la production d'objets ayant un emploi. Il s'agit donc d'un mode d'activité humaine ayant des aspects fort étendus. Selon cette définition générale, « industrie » peut aussi bien signifier production de matières premières qu'utilisation de ces dernières. Dans notre exposé, nous ne considérerons que les industries de transformation. Nous ferons donc abstraction des industries primaires, c'est-à-dire celles d'extraction. À la plupart des industries, qui font l'objet de notre préoccupation, le nom d'industrie manufacturière est aujourd'hui accolé, mais cette dernière appellation se serait fort mal appliquée aux établissements de l'époque à étudier.

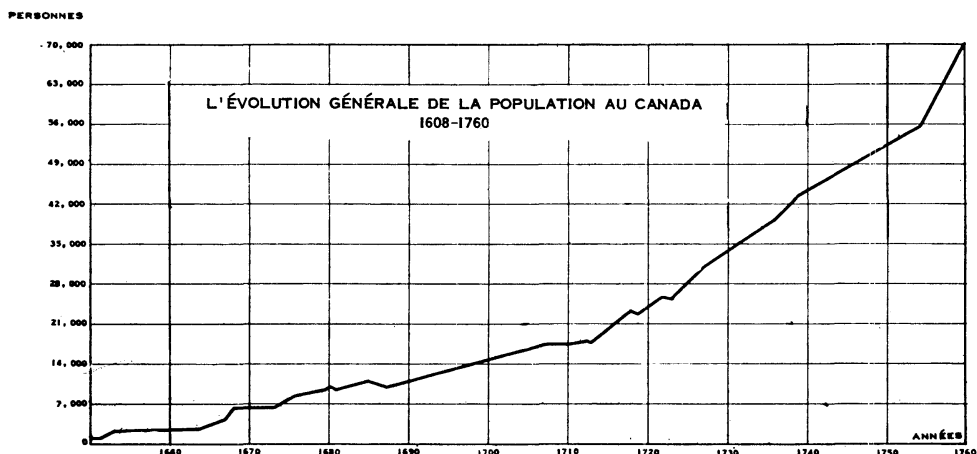
Le territoire, où étaient établies les industries dont nous verrons brièvement l'évolution, la localisation, les caractéristiques et les facteurs, portait le nom de « Nouvelle-France ». Le plus grand nombre d'établissements se retrouvait au Canada, c'est-à-dire dans les gouvernements de Québec, Trois-Rivières et Montréal, mais il s'en trouvait au Labrador (baie de Mingan) et dans le Domaine du roi (île aux Œufs et La Malbaie). Voulant étudier les débuts de l'industrie manufacturière québécoise, nous emploierons le terme « Nouvelle-France ».

La période à couvrir s'étend de 1608, année de la fondation de Québec, à 1760, année où les Anglais prirent effectivement possession de la Nouvelle-France, même si le Traité de Paris ne fut signé qu'en 1763. Nous répartirons ces cent cinquante-deux ans en quatre sous-périodes : de 1608 à 1672, les débuts, de 1673 à 1713, stagnation et lente progression, de 1714 à 1754, l'âge d'or, et de 1755 à 1760, instabilité.

1608-1672 : Les débuts

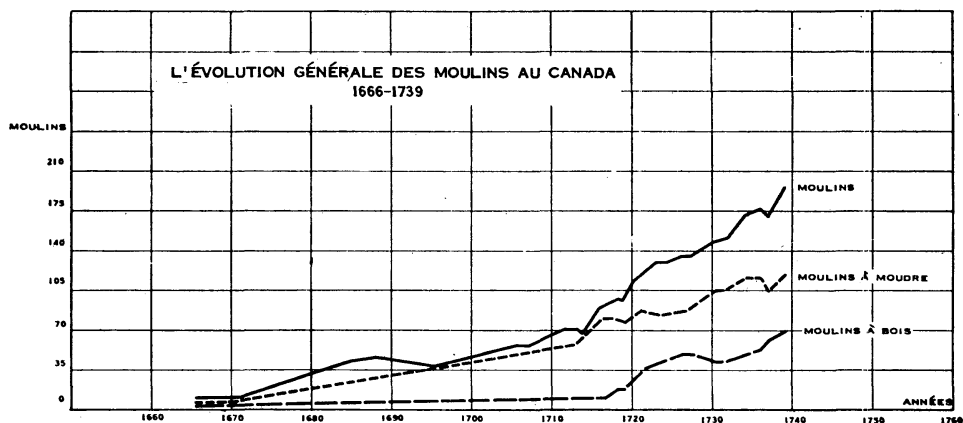
Avant l'arrivée des Français, l'activité industrielle ne détenait qu'un rôle secondaire dans la vie de l'Indigène ; au premier plan, dominaient les entreprises de chasse et de combat, et l'industrie domestique n'était qu'un corollaire. L'activité industrielle proprement dite débuta avec l'arrivée des Européens, qui ont toutefois adopté, pour des raisons de milieu, certaines productions indigènes telles que la fabrication du canot, des mocassins, des raquettes, du toboggan, etc.

FIGURE I



Au cours de la sous-période qui s'étendit de 1608 à 1672, année du départ de l'intendant Jean Talon, et qui vit naître les industries de transformation de la Nouvelle-France, les formes domestiques, complémentaires et autonomes se présentaient. Le moulin à moudre (1619) et la chaudière à brasserie de la famille Hébert (entre 1610 et 1620), le moulin à moudre (1628) et la brasserie (1646) des Pères Jésuites de Notre-Dame-des-Anges étaient des industries domestiques ; grâce à ces installations, il s'agissait de satisfaire tout d'abord les besoins des dépendants. Parmi les colons, des artisans, en plus de vaquer à leurs occupations de commerce, de défense ou de défrichement, exerçaient une activité complémentaire, qui pouvait consister en la fabrication de brique, de chaux, de cloches, etc. ; la population étant peu nombreuse, ces artisans ne pouvaient s'adonner entièrement à leur véritable métier. À la fin de la période est apparue l'industrie autonome ; l'industrie des huiles de poisson, de

FIGURE II



loup-marin, de baleine (1661-1763) était celle qui en présentait les caractères les plus complets. L'industrie de la construction navale entraînait aussi dans cette dernière catégorie, mais avec des caractéristiques moins fortes. Nous pourrions peut-être ranger sous cette même rubrique les industries de la bière et du vêtement créées par Jean Talon.

La colonie étant encore peu développée (figure I et tableau I), nous concevons facilement qu'il s'agissait avant tout d'établissements de consommation domestique. Les plus importants étaient ceux du bois et des aliments (figure II et tableau II). Toutefois, dans l'esprit de Jean Talon, trois industries, celles de la bière, du bois et de la construction navale, étaient destinées à fournir des exportations vers la France et les Antilles.

Quant à la localisation de ces activités économiques, nous constatons, si nous faisons exception des fourneaux à huile de poisson de la baie de Mingan et de l'île aux Œufs, que le district de Québec présentait la plus grande concentration. La carte de distribution de 1671 (figure III) le démontre clairement. La comparaison avec une carte montrant la répartition en 1663 nous permet de constater qu'une seule nouvelle localité possédant une activité industrielle

TABLEAU I

LA POPULATION DU CANADA 1608 - 1760			
ANNÉE	PERSONNES	ANNÉE	PERSONNES
1608	28	1707	17,204
1620	60	1710	17,230
1628	76	1712	18,713
1641	240	1713	18,479
1651	680	1716	20,890
1653	2,000	1718	23,225
1663	2,500	1719	22,530
1665	3,215	1720	24,474
1667	3,918	1721	25,576
1668	6,282	1722	26,106
1673	6,705	1723	25,999
1675	7,832	1724	27,159
1676	8,415	1726	29,859
1679	9,400	1727	31,169
1680	9,719	1730	34,118
1681	9,677	1732	35,478
1683	10,251	1736	39,496
1685	10,725	1737	40,153
1688	9,818	1739	43,382
1692	11,065	1754	55,009
1706	16,739	1760	70,000

TABLEAU II

<p style="text-align: center;"><i>LES MOULINS DU CANADA</i> 1666 - 1739</p>			
ANNÉE	TOTAL DU NOMBRE DE MOULINS	TOTAL DU NOMBRE DE MOULINS À MOUDRE	TOTAL DU NOMBRE DE MOULINS À BOIS
1666	11	9	2
1671	12	8	4
1685	41	?	?
1688	46	?	?
1692	43	?	?
1695	39	?	?
1698	43	?	?
1706	56	?	?
1707	58	?	?
1712	71	?	?
1713	71	61	10
1714	68	?	?
1716	91	81	10
1718	96	80	16
1719	95	76	19
1720	110	82	28
1721	120	90	30
1722	125	88	37
1723	129	86	43
1724	130	86	44
1726	137	90	47
1727	137	90	47
1730	148	105	43
1732	152	107	45
1734	170	118	52
1736	176	118	58
1737	172	106	66
1739	190	120	70

s'est ajoutée, soit Baie-Saint-Paul, et, que des autres districts, celui de Montréal a le plus progressé à la suite de l'arrivée de troupes ; celui de Trois-Rivières serait demeuré presque stationnaire. Enfin, si le district de Québec possédait le plus grand nombre d'établissements et les plus importants, ceci s'explique aisément, car il s'agissait là de la région la première mise en valeur, la plus peuplée, la mieux défrichée, qui était en outre le terminus de la navigation de haute mer et le centre administratif du pays. De plus la presque totalité des industries était distribuée entre trois localités seulement, car la majeure partie de la population était concentrée autour de ces lieux.

Des matières premières peu exploitées (tableau III et figures IV, V, VI), une pénurie d'hommes de métier, de mauvaises communications, un marché peu étendu, provoquèrent la cherté de la production. Le monopole des compagnies, l'impréparation de la France, puissance plutôt continentale à l'époque, constituaient des facteurs économiques peu favorables, et les facteurs politiques n'étaient guère plus reluisants à cause des guerres entre la France et divers pays, des luttes civiles à l'intérieur de la Métropole elle-même.

Plusieurs industries de transformation ont pu malgré tout s'implanter, et ce afin de satisfaire partiellement à certains besoins essentiels des colons, mais il ne serait nullement question de comparer cette activité économique naissante avec celle des colonies anglaises de l'Amérique du Nord, où le peuplement s'était effectué avec beaucoup plus de vigueur.

1673-1713 : Stagnation et lente progression

L'industrie de transformation traverse une crise de stagnation de 1673 à 1684. En 1674, la Compagnie des Indes occidentales fut supprimée par le roi Louis XIV conformément aux vœux des Canadiens. Cette fois, la réunion de la Nouvelle-France au Domaine de la Couronne fut définitive. Les difficultés inhérentes au système des compagnies disparaissaient et la paix régnait en Amérique, mais après le départ de Jean Talon, en 1672, les industries créées par ce dernier périclitèrent, et, la France étant en guerre, le roi diminua ses libéralités. Seules les industries basées sur les ressources agricoles enregistrèrent un progrès relatif (tableau II et figure II), car la population avait augmenté de 6,705 personnes en 1673 à 10,251 habitants en 1683, (tableau I et figure I) et la mise en valeur avait été intensifiée (1667 : 11,448 arpents et 1681 : 24,827 arpents, [tableau III et figure IV]). Louis XIV avait recommandé à l'intendant Duchesneau d'inciter les habitants à établir des manufactures de cuir, de laine, de potasse, de ce qui pouvait être nécessaire. Malheureusement, l'absence de subventions empêcha ces développements, et on manqua ainsi à une loi générale qui veut que les industries d'une colonie naissante, peu peuplée, soient subventionnées du moins au début.

De 1685 à 1713, il y eut bien quelques années de paix, toutefois nettement dépassées par les années de guerre. Voilà des facteurs politiques défavorables à l'expansion de l'industrie de transformation. Cependant, de réels progrès ont été enregistrés, car la précarité des communications avec la mère-patrie a obligé les habitants de la Nouvelle-France à tenter de subvenir eux-mêmes à leurs besoins immédiats.

L'industrie autonome, qui comptait jusque-là peu d'établissements, vit sa position s'améliorer avec l'addition de plusieurs entreprises destinées à pourvoir aux besoins alimentaires et vestimentaires d'une population croissante. De toutes les industries, il n'y avait que quelques moulins à bois et quelques moulins à moudre qui travaillaient, en partie, pour l'exportation. Les industries alimentaires, et particulièrement les moulins à moudre, dominaient par le nombre (tableau II). Nous pouvons ainsi relever une relation très étroite entre

cette activité économique et les ressources naturelles. L'exploitation agricole (tableau III) donnait les matières premières les plus abondantes. Les matières premières minérales étaient encore plus ou moins utilisées, et ceci était malheureux dans le cas des matériaux de construction particulièrement abondants et faciles d'accès. Les ressources forestières ne commençaient qu'à faire l'objet d'une exploitation économique.

Si nous consultons une carte montrant la répartition des industries de transformation en 1713 (figure VII), nous constatons que Québec et Montréal demeuraient les lieux possédant le plus grand nombre d'établissements. À ce point de vue, ces deux villes se valaient. Montréal possédait plus de moulins à moudre, mais moins de boulangeries, de chapelleries, de tanneries et un chantier maritime moins important que celui de Québec. Toutefois, la future métropole comptait deux brasseries et une briqueterie, alors que la capitale n'avait aucun de ces établissements. Dans l'ensemble, le district de Québec l'emportait encore sur la région de Montréal. Trois-Rivières était toujours stationnaire. La carte de 1671 comparée avec celle de 1713 (figure VII), nous laisse deviner un début de dispersion dans les gouvernements de Québec et de Trois-Rivières. Au cours de la dernière décade du XVII^e siècle, le mouvement s'est propagé dans le gouvernement de Montréal. L'expansion de la colonisation (tableau I et figure I) a provoqué ce début de dispersion, et ceci s'est manifesté par l'établissement de moulins à bois et de moulins à moudre dans plusieurs fiefs et seigneuries (tableau II et figure II). Enfin, si Montréal a vu augmenter le nombre de ses établissements industriels, nous trouvons l'explication dans une augmentation considérable de sa population (1685 à 1730), la population de Montréal fut presque constamment supérieure en nombre à celle de Québec. De plus, Montréal était le centre de la traite avec les Indigènes, ce qui expliquerait le nombre considérable d'industries alimentaires.

Les principaux facteurs qui ont conditionné les industries de la sous-période que nous voyons actuellement furent les matières tirées de l'exploitation agricole (tableau III et figures IV, V, VI), la force motrice, la main-d'œuvre, les débouchés et les capitaux. Précédemment, nous avons expliqué le rôle des ressources agricoles, inutile d'y revenir. Ce fut vers cette époque que l'on commença d'utiliser la force motrice des cours d'eau. Innovation importante malgré le gel des eaux durant une bonne partie de l'année. La main-d'œuvre peu

LES INDUSTRIES DE TRANSFORMATION EN NOUVELLE-FRANCE. DE 1671 À 1739

LÉGENDE

▼	TUILERIE	■	BOULIERS ET BOTTES
●	BOULANGERIE	◆	MOULIN À BOIS
◐	BRASSERIE	◆	POTASSE, GOUDRON, ETC.
◑	HUILE DE POISSON	▽	BRIQUETERIE
○	MOULIN À MOUDRE	▲	CLOCHE
■	CORDERIE	■	FORGE
□	TANNERIE	△	FOUR À CHAUX
■	TOILES ET ÉTOFFES	▣	TUILERIE
◆	NAVIRES, CANOTS, ETC.	▣	CHAPELLERIE

N.B. Le chiffre accompagnant certains symboles indique le nombre d'établissements de la catégorie concernée.

FIGURE III

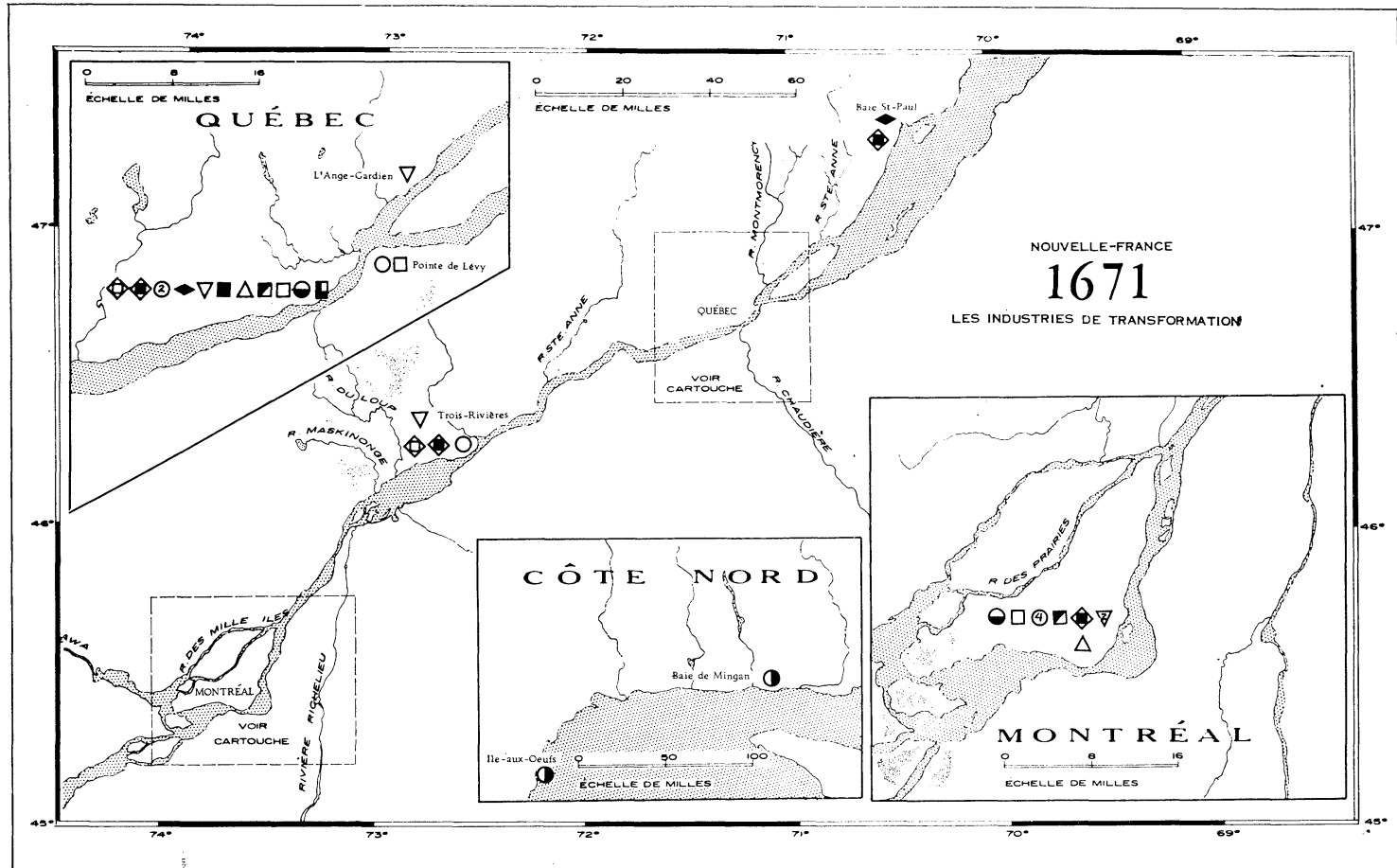


FIGURE IV

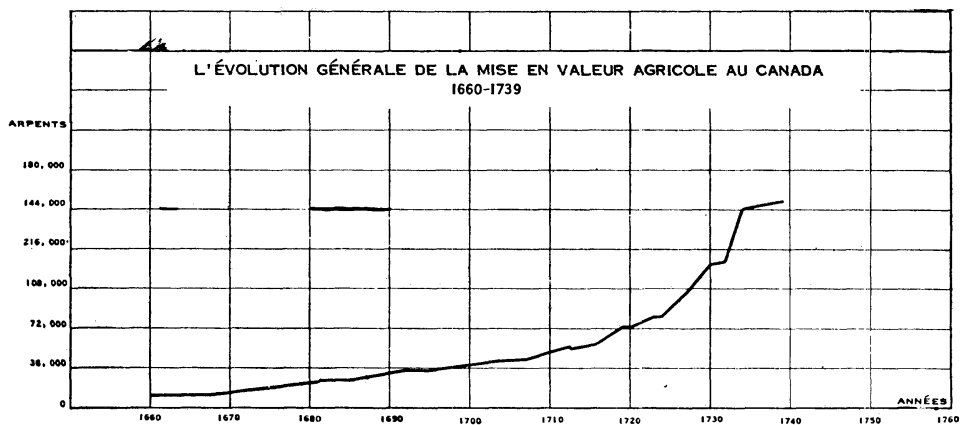


FIGURE V

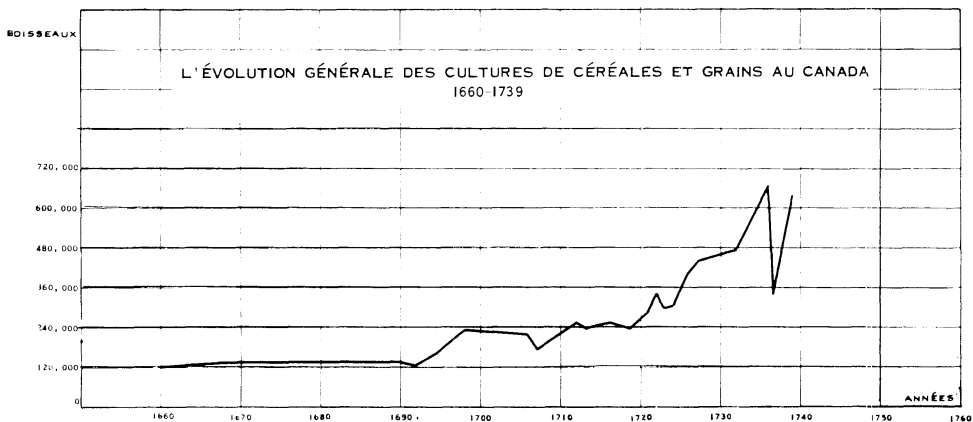


FIGURE VI

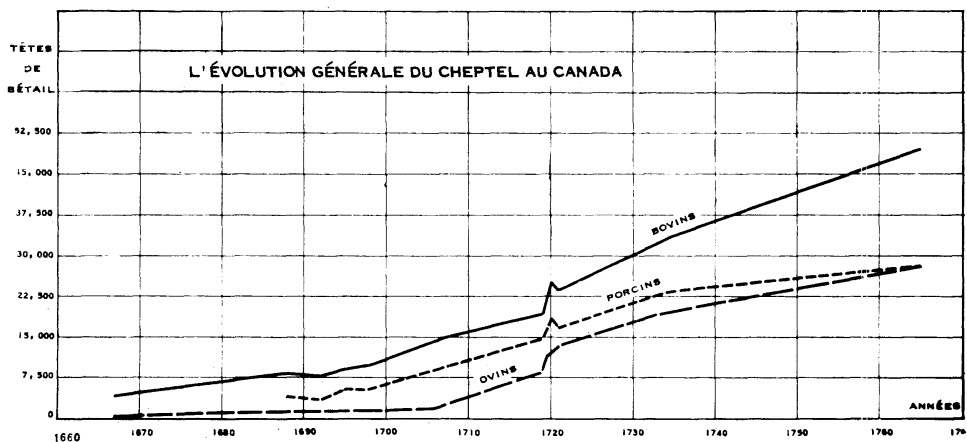


TABLEAU III

LA MISE EN VALEUR AGRICOLE DU CANADA							
1660 - 1765							
ANNÉES	ARPENTS	CÉRÉALES GRAINS (boisseaux)	LIN (livres)	CHANVRE (livres)	BOVINS	OVINS	PORCINS
1660	10,000	120,000	?	?	?	?	?
1667	11,448	130,978	?	?	3,107	85	?
1681	24,827	?	?	?	6,948	590	?
1685	24,390	?	?	?	7,474	801	?
1688	28,663	129,525	?	?	7,719	1,061	3,701
1692	30,311	120,418	?	?	7,456	903	3,045
1695	31,705	170,309	?	?	9,181	918	5,333
1698	37,683	226,327	?	?	10,209	994	5,147
1706	43,671	211,634	23,293	?	14,191	1,820	?
1707	43,501	179,855	44,804	?	?	?	?
1712	54,927	251,463	52,089	6,295	?	?	?
1713	53,161	236,049	36,123	7,272	?	?	?
1716	57,240	252,304	57,550	1,232	?	?	?
1718	?	?	41,717	2,400	?	?	?
1719	71,050	234,566	45,970	5,080	18,241	8,435	14,418
1720	71,489	264,439	67,264	1,418	24,866	12,175	17,944
1721	74,348	282,700	54,650	2,100	23,388	13,823	16,250
1722	?	341,205	55,122	1,781	?	?	?
1723	82,246	295,522	94,400	8,233	?	?	?
1724	83,419	300,024	95,298	11,333	?	?	?
1726	96,202	411,070	106,135	9,260	?	?	?
1727	102,100	440,739	114,134	32,930	?	?	?
1730	130,791	458,722	113,893	57,131	?	?	?
1732	133,263	468,219	128,408	15,946	?	?	?
1734	180,768	?	92,246	2,221	33,179	19,815	23,646
1736	?	669,744	92,489	9,590	?	?	?
1737	?	341,668	104,000	3,375	?	?	?
1739	188,105	634,605	127,218	5,384	?	?	?
1765	?	?	?	?	50,013	28,022	28,562

exercée, peu nombreuse, et par suite dispendieuse, constituait encore un facteur défavorable ; à cause du coût élevé de la production, la France pouvait même concurrencer victorieusement les Canadiens. L'École des arts et métiers établie à Saint-Joachim vers 1680 était mal située, le décret du Conseil souverain voulant que les maîtres prissent des apprentis n'avait donné des résultats que dans l'industrie de la tannerie. Pour remédier, quelque peu, il fut recommandé aux religieuses enseignantes d'apprendre à filer et à tisser aux jeunes filles et aux femmes, et, en 1704, une nouvelle école des arts et métiers fut ouverte à Montréal. De 1688 à 1727, plusieurs envois de bois pour la construction navale furent faits en France. Des farines furent aussi expédiées à l'île Royale (Louisbourg) et aux Antilles. Voilà des débouchés en somme assez minces, et l'absence d'une marine de commerce était désastreuse. Nous avons déjà mentionné l'absence de capitaux, nous n'y reviendrons pas. Il faut aussi signaler une crise du castor qui se produisit vers 1705 et priva la colonie d'importants revenus. Les habitants n'étant plus assez fortunés pour se procurer des vête-

ments fabriqués en France, ils furent amenés à cultiver le chanvre et le lin (tableau III) et à se mettre à la fabrication de tissus.

Nous avons déjà dit que des hostilités, durant presque toute cette sous-période, avaient constitué un facteur défavorable ; cet état de fait contribua toutefois à éclairer les Canadiens sur leur état de sujétion vis-à-vis de l'industrie métropolitaine. Enfin, en 1686, un édit exigeant la construction du moulin banal fut proclamé, mais ne donna pas les résultats escomptés, puisqu'en 1685, il y avait quarante et un moulins, et, en 1713, seulement soixante-neuf (tableau II), ce qui ne suffisait pas entièrement aux besoins.

Une série de facteurs plus ou moins favorables a été alignée, mais il n'en reste pas moins que des progrès ont été accomplis au cours de la deuxième partie de cette sous-période. Il faut reconnaître ici l'esprit entreprenant et courageux des Canadiens. Il nous semble qu'un élan était donné, élan qui atteignit son sommet au cours de la sous-période qui s'étendit de 1714 à 1754.

1714-1754 : L'âge d'or

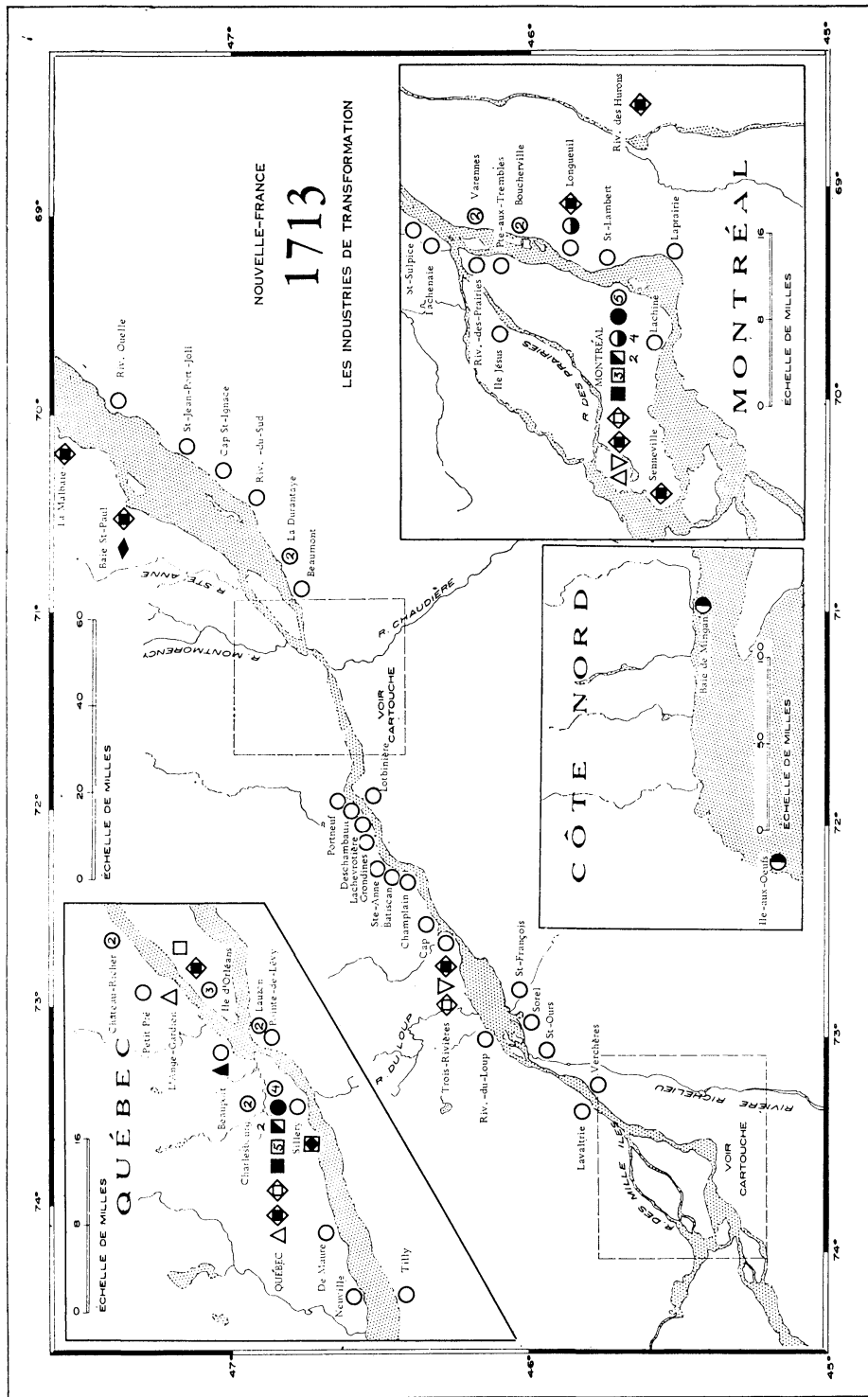
Avec le Traité d'Utrecht, en 1713, se terminait une longue période d'hostilités, et, de 1714 à 1754, ce fut la paix aussi bien en France que dans la colonie. Cette longue paix allait permettre un essor des industries de transformation, et c'est pourquoi nous pouvons appeler cette période « l'âge d'or ». Pour l'étude de cette époque, les recensements officiels nous font défaut à partir de 1739, mais les renseignements tirés de divers travaux historiques nous permettent d'affirmer que les activités économiques ont connu des heures fructueuses jusque vers 1754. Voyons maintenant les faits marquants.

En 1713, on comptait soixante-neuf moulins à moudre, et, en 1739, cent vingt ; en vingt-six ans, le nombre avait presque doublé (tableau II et figure II), et il est permis de croire que ce développement se continua. La pêche et les produits tirés de cette industrie primaire prirent aussi une forte expansion, puisque, vers 1732, en plus des fourneaux à l'île aux Œufs et à la baie de Mingan, on retrouvait sept pêches à marsouins à Baie-Saint-Paul et six sur la rive sud, soit à Kamouraska, Rivière-Ouelle et Sainte-Anne de la Grande-Anse.

Dans le domaine vestimentaire, les tanneries existaient toujours, et, à Montréal, après les efforts de M^{me} de Repentigny pour développer la fabrication des tissus et du vêtement (1705-1713), il ne restait que les Frères Charron qui opéraient une fabrique de toiles et étoffes ; celle-ci ferma ses portes en 1722 après dix-sept ans d'activités plus ou moins faciles. Toutefois, le nombre de métiers chez les habitants avait considérablement augmenté.

En 1716, seize moulins à bois existaient et, en 1739, soixante-dix. Il s'agissait là d'un développement très important s'étendant à toute la colonie et se continuant jusqu'en 1756, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'intendant Bigot imposât un embargo sur l'exportation des bois. À cette multiplication des moulins à bois se rattachait la production grandissante de brai, de résine, de térébenthine et, surtout, de goudron et de potasse. L'abandon de la construction de vaisseaux pour le roi, vers la fin de la sous-période, enraya ces dernières productions ; en 1754, on en fabriquait encore une certaine quantité à Kamou-

FIGURE VII



raska et à Rivière-Ouelle. Ce fut au cours de cette sous-période que la construction navale devint une industrie vigoureuse et stable. En 1732, une gratification royale fut accordée pour chaque navire construit, et, de 1739 à 1755, le roi fit construire des vaisseaux pour sa marine. Il serait assez difficile de donner des statistiques exactes sur cette industrie, mais nous déduisons qu'elle fut importante, puisqu'en 1732, un chantier de réparations fut construit à Lauzon et que, les installations supplémentaires ajoutées en 1743 au chantier du Palais (Québec) ne suffisant plus, on commença en 1745 à bâtir un nouveau chantier au Cul-de-Sac. Cette expansion de la construction navale entraîna la fabrication de cordages à Québec même et l'intensification de la production du bois et du goudron. Il faut aussi signaler la fabrication de canots à Trois-Rivières.

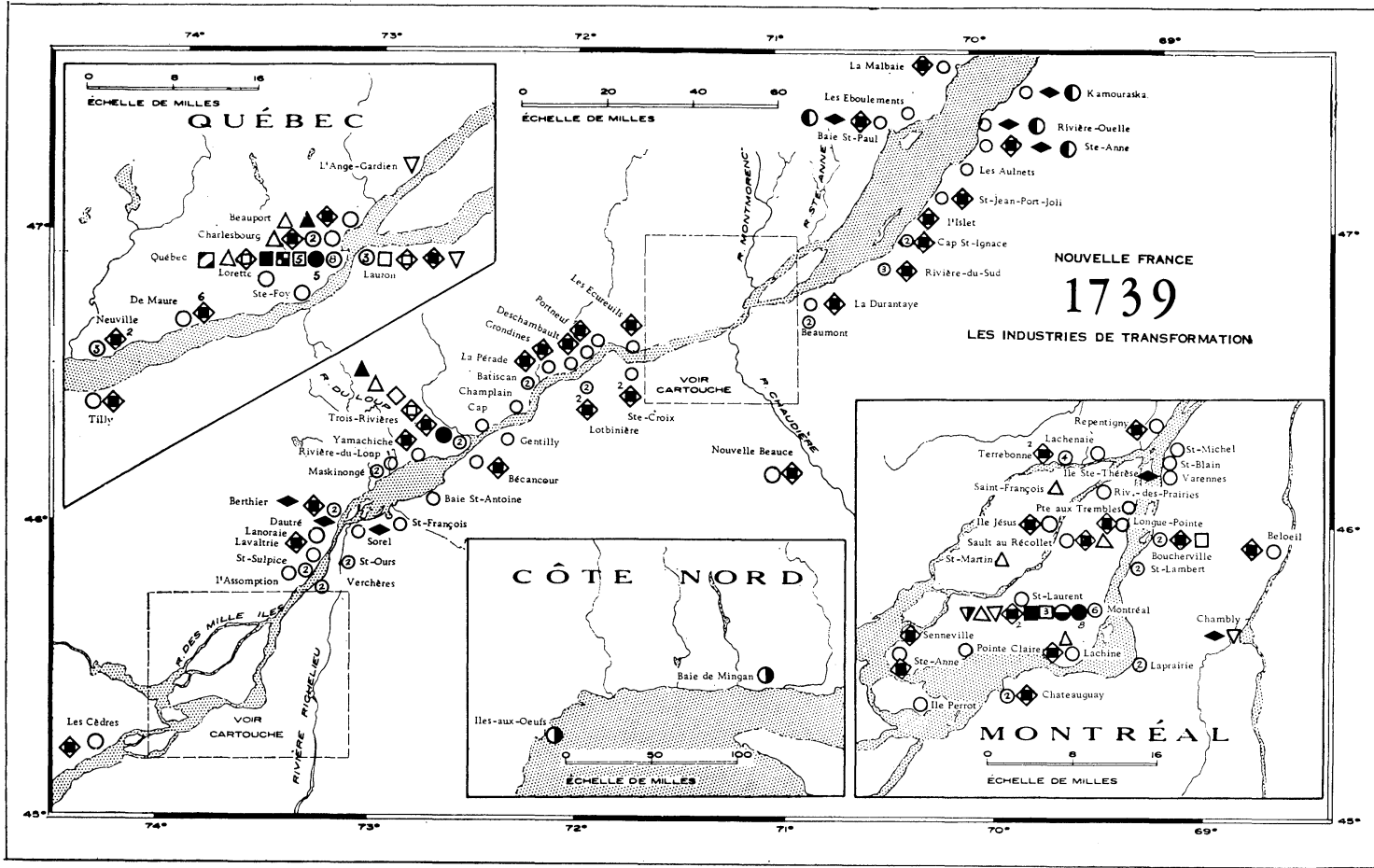
Avec le développement économique de la colonie, on vit apparaître vers 1730 les forges Saint-Maurice près de Trois-Rivières ; en 1735, l'entreprise ferma ses portes pour les rouvrir en 1737. L'industrie continua ensuite d'opérer durant tout le régime français tout en étant aux prises avec diverses difficultés dues à une mauvaise administration. Après l'industrie de la construction navale à Québec, c'était la principale industrie de la colonie, puisqu'elle employait en 1752 environ cent vingt personnes.

Avec un tel développement, il ne fait pas de doute que l'industrie autonome avait beaucoup progressé, mais il en était de même pour l'industrie domestique. D'ailleurs, nous avons déjà dit que le nombre de métiers à tisser avait considérablement augmenté. Le travail artisanal, que l'on retrouvait aussi dans l'industrie complémentaire (exemple : la fonte des cloches à Beauport), occupait une place importante dans la vie économique de la Nouvelle-France.

Plusieurs industries, en plus de travailler pour le marché local, envoyaient des produits à l'extérieur ; il en était ainsi pour plusieurs moulins à bois, plusieurs gros moulins à moudre et les chantiers maritimes de Québec. Les autres établissements étaient des industries de biens de consommation locale. Avec les forges et les chantiers de Québec, nous avons affaire aux deux seules industries lourdes de la Nouvelle-France. Les autres étaient des industries légères.

Montréal et Québec demeurèrent les deux localités les plus fortement industrialisées, évidemment à cause de leurs fonctions importantes, mais la dispersion que nous avons notée précédemment s'était propagée et des industries se trouvaient à peu près partout où il y avait population et village. Les environs immédiats de Montréal et Québec étaient les plus développés. La région de Montréal a enregistré la plus forte expansion, suivie de la Rive Sud du Bas du fleuve. Trois-Rivières a pris de l'importance à cause de la proximité des forges. Demare, Deschambault, l'île d'Orléans, Portneuf furent aussi témoins de forts développements. Berthier, Kamouraska, Sainte-Anne de la Grande-Anse et Sainte-Croix étaient des nouveaux venus sur la carte des industries ; ces localités ont eu une expansion rapide. Ici nous ne faisons que signaler les transformations les plus grandes, mais, grâce à la carte montrant la répartition des industries de transformation en 1739, nous pouvons facilement

FIGURE VIII



déduire que la poussée industrielle a été en somme presque générale. Cet élan de dispersion était lié très étroitement à l'augmentation considérable du nombre de moulins à bois, de moulins à moudre, à l'intensification de la production de goudron, potasse, etc., à l'établissement de pêches à marsouin.

Nous savons déjà que la paix a favorisé grandement cet essor, mais d'autres facteurs furent aussi des causes. Nous constatons que, de 1713 à 1754, la population passa de 18,000 âmes à 55,000 (tableau I et figure I). Pour faire face aux besoins de cette population croissante, de 1719 à 1734, le nombre d'arpents (tableau III et figure IV) mis en valeur passa de 71,000 à 180,000, la récolte de céréales et grains (tableau III et figure V) de 337,000 boisseaux à 874,000, le nombre de bovins de 18,000 à 33,000, d'ovins de 8,000 à 19,000, et de porcins de 14,000 à 23,000 (tableau III et figure VI). Quant à la main-d'œuvre, la situation semblait s'être améliorée puisque plusieurs corps de métiers étaient représentés, mais le nombre de ces hommes expérimentés n'aurait pas été suffisant. En temps de paix, les communications entre la colonie, la France, les Antilles, l'île Royale, étaient plus sûres.

Des gratifications royales durant quelques années poussèrent la culture du chanvre, la construction navale et la fabrication du goudron. Vers la fin de la période, par suite de l'interruption de ces octrois, la culture du chanvre déclina (tableau III). En 1735, devant l'insistance des manufacturiers de la métropole, le roi fit interdire la fabrication des chapeaux jusqu'alors assez prospère. On voulut même interdire la création de manufactures et restreindre la production domestique des habitants afin de ne pas nuire aux étoffes françaises. Cette dernière politique créa évidemment des embêtements, mais les dirigeants de la colonie tentèrent souvent d'adoucir ces mesures.

1755-1760 : L'instabilité

Une instabilité, voire même une décadence, suivit l'âge d'or. De 1755 à 1763, des hostilités opposèrent l'Angleterre et la France. Les communications entre la colonie et la mère-patrie furent rompues, la guerre fut portée dans la colonie même. Toutefois, une activité industrielle, forcément réduite, se poursuivit quand même.

Au cours de cette sous-période, l'industrie alimentaire fut presque complètement désorganisée par suite des manipulations de l'intendant François Bigot, qui, pour s'accaparer le blé, fit imposer les scellés sur de nombreux moulins, ne permettant de moudre qu'à un petit nombre de favoris ; il en fut de même pour les boulangeries. La pénurie de matières premières agricoles à cause de la guerre accentua cette désorganisation. Il semble que l'industrie des cuirs continua à être en vogue surtout dans les villes (Montréal, Québec et Trois-Rivières), et aussi à Boucherville, l'île d'Orléans et Rivière-des-Prairies. En dehors des tanneries, aucun atelier de confection, aucune chapellerie, aucune filature. À partir de 1755, la construction des grands vaisseaux fut abandonnée, et de plus, en 1756, Bigot imposant un embargo sur l'exportation des bois, il est facile de comprendre le ralentissement dans l'industrie du bois. Avec la guerre, l'industrie navale canadienne devint une industrie avant tout militaire ; on

construisit de petites embarcations pour les opérations militaires. La rareté d'une main-d'œuvre experte et une mauvaise administration furent les causes de déficits de plus en plus considérables aux forges à partir de 1748.

La main-d'œuvre fut une pierre d'achoppement jusqu'à la fin, et avec la guerre, tous les hommes disponibles furent enrôlés. Les spéculations d'une administration malhonnête, les restrictions imposées par la métropole sur les fabrications canadiennes, le retrait des contrats royaux pour la construction navale sous prétexte de la mauvaise qualité des bois (il faut admettre ici que le cas s'est présenté à quelques reprises), ont considérablement nui. Mais le facteur décisif a été la guerre. Cette guerre décida du sort de la Nouvelle-France.

Et voilà pour cette brève étude sur les industries de transformation de la Nouvelle-France. Nous n'avons pas la prétention d'avoir tout dit, mais nous avons la conviction sincère que nous avons apporté de l'inédit en plusieurs cas.

BIBLIOGRAPHIE

- ANONYME. *Facteurs de l'essor industriel canadien*, L'Actualité économique, vol. IV, n° 4 (août 1928), pp. 99-103.
- BLANCHARD, Raoul, *L'Est du Canada français*, Beauchemin, Montréal, 1935, tome 2, 336 pp.
- BOUCHER, Pierre, *Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions du pays de la Nouvelle-France*, E. Bastien et Cie, Montréal, 1882, 164 pp.
- CARON, Ivanhoë, *La colonisation dans la province de Québec sous la domination française (1608-1760)*, dans *Annuaire statistique*, Québec, 1915.
- CONKLIN, Edwin P., *Regional Quebec, The storied province of Québec, Past and present*, The Dominion Publishing Co., Toronto, 1931, Vol. I, 622 pp.
- CONKLIN, Edwin P., *Québec Industries, The storied province of Québec, Past and present*, The Dominion Publishing Co., Toronto, 1931, Vol. II, 541 pp.
- EASTERBROOK, W. T., et AITKEN, Hugh, *Canadian economic history*, The Macmillan Co. Ltd., Toronto, 1956, 666 pp.
- FAUTEUX, Joseph-Noël, *Essai sur l'industrie au Canada sous le régime français*, Proulx, Québec, 1927, 2 volumes, 281 et 290 pp.
- FILTEAU, Gérard, *La naissance d'une nation, Tableau du Canada en 1755*, Éditions de l'A.C.F., Montréal, vol. II, 233 pp.
- GARNEAU, F.-X., *Histoire du Canada*, Éditions de l'Arbre, Montréal, 1944, vol. I, 284 pp.
- GIRARD (chanoine), *Moulin à scie et industrie des mâts à la Baie-Saint-Paul*, dans *Bulletin des recherches historiques* (décembre 1934), pp. 741-750.
- GROULX, Lionel (chanoine), *Histoire du Canada français depuis la découverte*, L'Action Nationale, Montréal, 1951, vol. II, 302 pp.
- HIND, Yonle Henry, *Eighty years' progress of British North America*, Toronto, 1864, 776 pp.
- INNIS, H. A., *Select documents in Canadian economic history, 1497-1783*, The University of Toronto Press, Toronto, 1929, 581 pp.
- KALM, Peter, *Travels into America*, T. Lowndes, London, vol. II, 423 pp.
- LAMBERT, John, *Travels through Canada and the United States of North America in the years 1806, 1807 and 1808*, Baldwin, Cradock and Joy, London, 1816, vol. I, 544 pp.
- PUTNAM, D. F. (Editor), *Canadian Regions*, Toronto, 1952, 601 pp.
- RECENSEMENTS :
- a) 1665-1666, 1667, 1681, vol. IV, 1871.
 - b) 1685, 1688, 1692, 1695, 1698, 1706, 1707, 1712, 1713, 1714, 1716, 1718, 1719, 1720, 1721, 1722, 1723, 1724, 1726, 1727, 1730, 1732, 1736, 1737, 1759, Archives du Canada, G¹, vol. 461.

- RENAUD, Paul-Émile, *Du travail en Nouvelle-France : essai d'histoire économique*, thèse, université McGill, 1923, 193 pp.
- RENAUD, Paul-Émile, *Les origines économiques du Canada : L'œuvre de la France*, Gabriel Enault, Manners, 1928, 488 pp.
- SALONE, Émile, *La colonisation de la Nouvelle-France*, E. Guilmoyo, Paris, 1906, 467 pp.
- SÉGUIN, Robert-Lionel, *Les premières scieries dans la presqu'île de Vaudreuil et de Soulanges*, dans *Bulletin des recherches historiques* (avril-mai-juin 1952), vol. 59, n° 2, pp. 85-95.
- SUTHERLAND, J. C., *The Province of Québec. Geographical and social studies*, Thomas Nelson & Sons, Ltd., Toronto, 1931, 126 pp.
- TESSIER, Albert, *Les Forges Saint-Maurice*, Trois-Rivières, 1952, 192 pp.
- TRUDEL, Marcel, *La Nouvelle-France*, dans *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, vol. II, *Histoire*, Montréal, 1957, 188 pp.
- WELD, Isaac, *Voyage au Canada et dans la partie septentrionale des États-Unis d'Amérique dans les années 1795, 1796, 1797*, de Munier, Paris, 1797, vol. II, 344 pp.
-